



HAL
open science

Et puis, pour qui écrit Rabelais ?

Romain Menini

► **To cite this version:**

Romain Menini. Et puis, pour qui écrit Rabelais ?. Alessandra Preda; Eleonora Sparvoli. Il Lettore per amico. Strategie di complicità nella scrittura di finzione, Ledizioni, pp.63-78, 2021, 978-88-5526-591-1. hal-03912968

HAL Id: hal-03912968

<https://hal.science/hal-03912968>

Submitted on 26 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru dans : *Il Lettore per amico. Strategie di complicità nella scrittura di finzione*, dir. Alessandra Preda et Eleonora Sparvoli, Milan, Università degli Studi, 2021, p. 63-78

Et puis, pour qui écrit Rabelais ?

« Amis lecteurs » : les deux mots ouvrent le dizain liminaire de *Gargantua*, dont la critique a fait un talisman herméneutique. L'expression semble dire, de façon bienveillante et ostentatoire, la relation *par excellence* qui unit l'auteur à son lecteur – une vraie relation d'amitié. On oublie cependant parfois : d'une part, que la décision de placer ce dizain au fronton de toutes les « Œuvres » rabelaisiennes ne doit rien à Rabelais (qui n'a jamais rassemblé lui-même ses livres successifs¹) ; d'autre part, que l'adresse à l'*amicus lector* ou aux *amici lectores*² constitue un lieu commun des livres latins de la Renaissance, dont l'habitude se transmet alors, peu à peu, aux publications vernaculaires. Reste que – si la teneur de ce fameux dizain est bien de Rabelais lui-même, ce qui fait l'objet d'un récent questionnement³ – il est toujours bon de prendre au mot ce cher Alcofribas. En somme, de lui faire confiance. Ladite confiance fonderait même la « relation éthique », la « responsabilité morale qui repose sur un lien affectif⁴ » en laquelle le regretté Michel Jeanneret avait raison de voir la consistance du *pacte amical* que Rabelais propose à son lecteur.

La fortune remarquable de l'œuvre de Rabelais offre certainement la meilleure preuve que cette communauté d'amis a existé, existe et existera toujours, par-delà les siècles et les frontières, tant qu'il y aura des hommes et qui lisent la fiction pantagruéline. Quel pantagruéliste – puisque c'est ainsi que Rabelais a qualifié ses « bons amys » – n'a pas un jour chuchoté, dans le secret de sa lecture, soucieux de dire la réciprocité de son compagnonnage au feu Maître : « O un amy ! ». Entre ce second mot de Montaigne (*Essais*, III, 9) et celui qui sert de titre à cet article (II, 17), nous tenterons de prendre la mesure de ce qu'implique de penser la relation de lecture (de Rabelais) comme une relation d'amitié.

La critique a souvent insisté sur la façon dont Rabelais s'était attaché tout autant à inclure ses amis dans ses livres qu'à en exclure ses ennemis, dénoncés sous les noms fleuris d'agélastes, misanthropes, calomniateurs, cafards, diables, etc. Qu'il y ait là une stratégie de défense (et de contre-attaque) visant les adversaires réels du moine défroqué, cela ne fait aucun doute, particulièrement après la réception controversée de *Pantagruel*. Aussi faut-il peser les mots de Michel Jeanneret au poids du sanctuaire :

¹ Vid. Huchon – Menini 2020.

² Vid., pour seuls exemples, en page de titre, *Habes hic amice Lector P. Terentii comoedias, una cum scoliis [...]*, Bâle, J. Froben, 1532 ; ou, à l'ouverture d'une épître liminaire, « *Theodoricus Martinus Alustensis, amicis lectoribus S.* », in *Lucubrationum Erasmi Roterodami Index*, Louvain, Th. Martens, 1519.

³ Vid. Cappellen 2020, pour une comparaison avec un dizain fort semblable publié en 1535 dans le *Petit traicté contenant en soy la fleur de toute joyeusetez* (Paris, A. Bonnemère pour V. Sertenas, 1535, f. G8). En l'état actuel des recherches, difficile d'établir avec certitude l'antériorité du texte rabelaisien.

⁴ Jeanneret 2010 : 419-420.

Ce mouvement de défense est bien plus qu'un thème littéraire : c'est une réponse, qui n'est que trop réelle, à la menace de persécution. Lorsque la répression sévit, ou une inquisition quelconque, lorsqu'il faut esquiver la censure, échapper à l'exil ou éviter de partir en fumée avec ses livres, les esprits libres se protègent dans des cénacles fermés. Ils créent, pour échanger leurs idées, des sociétés clandestines, des cercles réservés aux seuls alliés avec lesquels ils puissent parler ouvertement. C'est ce qu'ont toujours fait les lettrés soupçonnés d'hérésie et c'est ce que feront les libertins du XVII^e siècle qui, pour déjouer les poursuites et tromper l'adversaire, inventeront toute sorte de ruses : publication anonyme, diffusion manuscrite et sous le manteau, textes à double entente et, justement, échanges confidentiels en cercle clos, loin des oreilles indiscrettes. Aujourd'hui encore, dans les régimes totalitaires, quantité d'intellectuels menacés recourent à ces stratégies. Il se pourrait que Rabelais, dans les années 1533-1534, ait été contraint à ce triste apprentissage⁵.

Où l'on voit que la question de la communauté amicale pourrait aller un peu plus loin que le simple pont-aux-ânes de la sympathie joyeuse. Voici délimités les contours mouvants d'une assemblée qui a peu de chance de se limiter au seul « village évangélique » des années 1530. Certes, on comprend que les « Hypocrites, bigotz, / Vieux matagotz, marmiteux boursoufflés » (G, LIII : 141⁶) en sont exclus (qui les regrettera, d'ailleurs ?). Pour autant, la mise à l'écart des ennemis communs ne suffit pas à constituer un cénacle de vrais amis. Si la *festivitas* rabelaisienne relève, au moins en partie, de « l'art d'écrire » contre la « persécution », elle implique alors d'entendre « à plus hault sens » le compagnonnage que permet le livre.

« O un amy ! » s'exclamait donc Montaigne, avant qu'à cet élan du cœur l'édition posthume des *Essais* (1595) ne donnât cet autre tour : « Eh qu'est-ce qu'un amy⁷ ! ». Pour l'auteur des *Essais*, nourri de sa relation privilégiée avec La Boétie, il ne faisait aucun doute que la « parfaite amytié » se devait opposer aux « amitez mondaines et coutumieres » (I, 28). De quoi lui permettre de citer ce mot réputé aristotélien, rapporté par Diogène Laërce (V, 21) : « O mes amis, il n'y a nul ami. » On sait bien, au moins depuis Derrida et Giorgio Agamben⁸, que cet apophtegme n'en est pas un, mais seulement une mélecture (*ô philoi, oudeis philos*) d'une sentence plus aisément compréhensible : « à qui a des amis [en nombre], point d'ami (*hô philoi < eisin >, oudeis philos*) ». Si Henri II Estienne avait fait imprimer la première leçon, son gendre Isaac Casaubon, dès 1616, rectifia bientôt le lieu fautif. Ce qui n'empêcha pas, beaucoup plus tard, un Nietzsche (pourtant auteur d'un *De Laertii Diogenis fontibus*) de citer l'ancien texte⁹ – le même Nietzsche qui sous-titrerait bientôt son *Zarathoustra* : « un livre pour tous et pour personne ».

À qui donc écrit celui dont la plume s'adresse à des « amis lecteurs » ? à tous ? à certains ? à un seul ? à personne ? Montaigne nous met prudemment sur la voie de la rareté :

⁵ *Ibid.* : 425.

⁶ Le texte de Rabelais est cité d'après l'édition procurée par Mireille Huchon : Rabelais, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994¹, 2020 (avec supplément) [ci-après : OC]. Au titre du livre (G pour *Gargantua*, P pour *Pantagruel*, TL, QL et CL pour *Tiers*, *Quart* et *Cinquiesme livre*) succèdent les numéros de chapitre (en chiffres romains) et de pages (en chiffres arabes).

⁷ Sur cette variante, dans un passage inspiré par Plutarque, *De dignoscendo amico*, vid. Konstantinovic 1989 : 489. Sur *eh*, hapax (inauthentique ?) dans les *Essais*, vid. Demonet 2006.

⁸ Vid. Derrida 1994 et Agamben 2007.

⁹ *Humain, trop humain*, § 376.

Et puis, pour qui escrivés vous ? Les sçavans à qui touche la jurisdiction livresque, ne conoissent autre pris que de la doctrine, et n'advouent autre proceder en nos esperits, que celluy de l'erudition et de l'art : Si vous avés pris l'un des Scipions pour l'autre, que vous reste il à dire qui vaille ? Qui ignore Aristote selon eux, s'ignore quand et quand soimesme. Les ames communes et populeres, ne voient pas la grace et le pois d'un discours hautain et deslié. Or ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tombez en partage, des ames réglées et fortes d'elles memes, est si rare, que justemant elle n'a ny nom ny rang entre nous : c'est à demy, temps perdu, d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire. (*Essais*, II, 17, Exemplaire de Bordeaux, f. 290r)

Quelques savants poussiéreux, diafoirus campés sur leur érudition triste et chicanière ; une légion de lecteurs vils, faibles et pauvres d'esprit, plèbe sans relief ; – restent les autres, une poignée à peine, peut-être ces « suffisant[s] lecteurs[s]¹⁰ » que Montaigne évoque ailleurs (I, 24) et auxquels il opposera bientôt la foule des « indiligents » (III, 9). L'auteur des *Essais* souligne que c'est « à demy temps perdu » d'écrire pour cette élite d' « âmes réglées », aussi rares que « fortes ». Sentence terrible et terriblement lucide – qui laisse néanmoins la possibilité d'un autre « demy temps », lequel ne serait pas dépensé en pure perte. Peut-être vaut-il la peine de croire qu'au beau milieu de la négligeable troupe des lecteurs béotiens, il peut se trouver encore – espoir toujours-déjà nostalgique – un liseur *boétien* (osons le mot !), digne de l'ami perdu. André Tournon avait déjà proposé de concevoir le lien idéal de Montaigne à son lecteur sur le modèle de son amitié avec le regretté La Boétie :

Cela signifie que Montaigne conçoit ses rapports avec le lecteur comme un problème existentiel, que seules pourraient résoudre des affinités assez profondes pour établir entre eux une confiance mutuelle analogue à celle qu'il a connue jadis avec La Boétie et à laquelle il essaye de rêver encore. Illusion ? pas seulement. Il faut qu'une telle relation soit à l'horizon, il faut même qu'elle soit postulée, pour que les *Essais* soient porteurs de vérité¹¹.

Nous faisons le pari que Rabelais avait caressé semblable rêve. Certes, sa pétition d'amitié plurielle est par essence largement inclusive (réserve faite, toujours, des diaboliques calomniateurs) : elle accueille tous les lecteurs qui savent rire, sans se scandaliser, des « mots de gueule » comme des traits d'esprit, en toute cordialité et complicité ludique. Mais son œuvre ménage aussi la possibilité d'une « tierce espèce » de lecteur qui, seule, honorerait à proprement parler les exigences de l' « amitié parfaite ». Oiseaux rares, bien semblables aux cygnes noirs de Juvénal ou aux quatorze phénix du pays de Satin :

J'y vy quatorze Phœnix. J'avois leu en divers autheurs qui n'en estoit qu'un en tout le monde, pour un aage : mais selon mon petit jugement, ceux qui en ont escrit n'en veirent onques ailleurs, qu'au pays de tapisserie, voire fut ce Lactance Firmian. (*CL*, XXIX : 801 ; allusion au *Carmen de ave Phœnice* attribué à Lactance)

Lecteur-phénix : soit le pari de l'impossible et de la merveille, qui ne saurait exister que dans (et par) le livre. Cela, bien sûr, à titre de virtualité drolatique ou de fiction spéculative : quelque part entre le « Lecteur Modèle » d'Umberto Eco¹² et l' « autre soi-même (*allos autos* ou *heteros autos*) », autant dire l'ami véritable tel qu'Aristote le définissait (*Éthique à Nicomaque*, IX). Il faut imaginer, pour l'auteur de la fiction pantagruéline, un lecteur qui serait ce que PanTAgTueL est à Panurge (« lequel il ayma

¹⁰ Vid. Guerrier, « Lecteur suffisant », in Desan (ed.) : 1067-1069.

¹¹ Tournon 2006 (chap. V : « Et puis, pour qui écrivez vous ? ») : 360.

¹² Vid. Eco 1999.

toute sa vie », *P*, IX : 246) : un *ALT(er) ego*. Celui-là seul aurait les moyens d'incarner pleinement l'« esgousseur de febves » que requiert le prologue du *Cinquiesme livre* posthume : un *lector in fabula* apte à trouver la fève dans le gâteau de la fable, là même où les « joyeux et fructueux livres de pantagruelisme » sont présentés comme des « febves en gousse¹³ » (*CL*, Prol. : 725).

Car certaines pages de la fiction rabelaisienne, il faut le reconnaître, résistent à la première lecture, tout joyeux qu'on soit. D'autres, si nombreuses, sont beaucoup moins drôles si l'on ne cerne pas où le savant Rabelais veut en venir – si l'on ne saisit pas le pourquoi d'un clin d'œil, d'une allusion, de quelque *private joke*, de telle référence masquée ou tronquée, d'un écho discret à tel événement historique ou, plus fréquemment encore, à tous ces livres antiques et modernes dont s'est nourrie la somme du grand Altérateur. En ces cas-là, reconnaissons-le, rire ne suffit pas pour comprendre¹⁴. On peut certes rire sans comprendre (en souriant, pourquoi pas ! de son ignorance – en la matière, la leçon d'humilité est édifiante) ; mais la connivence recherchée par Rabelais relève parfois d'un partage avec ceux qui savent, et dont la culture permet, procure, provoque, libère alors le Rire, à supposer qu'ils désirent en jouer. Il serait faux d'écrire que c'est toujours le cas, sans quoi la *doxa* n'eût pas fait de Rabelais un éminent « auteur populaire » (expression qui demeure en grande partie un contresens, au moins pour le lectorat du XVI^e siècle). On peut ainsi lire Rabelais sans relever le défi de l'érudition : depuis la parution du *Quart livre*, en 1552, la majorité des lecteurs du célèbre épisode des moutons fait assurément l'économie du jeu subtil auquel Rabelais s'est prêté lorsqu'il montre (à qui saurait y regarder de près !) que le marchand Dindenault ne cesse de fausser la valeur des devises patiemment établie par Guillaume Budé dans son *De Asse*¹⁵. On peut ici n'y voir que du feu – mais quel dommage ! C'est rater une partie de la connivence avec Panurge (et son créateur). Car si tous les épisodes de la fiction pantagruéline se lisent à divers niveaux de lecture, on ne saurait en saisir certains des enjeux les plus fins sans un bagage culturel considérable. De ce point de vue, Rabelais est résolument un auteur difficile – *élitiste*, même (lâchons ce mot aujourd'hui proscrit !), parce qu'élitaire. L'Humanisme est affaire de « gens studieux ».

Trois exemples ponctuels nous permettront de comprendre qu'à certains moments de la « narratopédie¹⁶ » rabelaisienne, le texte reste littéralement lettre morte si le lecteur, tout bien disposé, joyeux et gai qu'il soit, se montre incapable de se mettre au niveau de l'auteur. Dans le prologue du *Quart livre* de 1548, le « docteur en médecine » se présente par exemple comme un « Parabolain » :

¹³ Pour ce jeu pythagorico-gellien sur le rôle symbolique de la fève (et pour l'éventuel rapprochement entre *faba* et *fabula*), vid. Menini 2019.

¹⁴ Cf. Tournon 2004.

¹⁵ Un seul exemple en *QL*, VII, 554 (Dindenault parle) : « Par le digne veu de Charrous, le moindre de ces moutons vault quatre foys plus que le meilleur de ceulx que jadis les Coraxiens en Tuditanie contrée d'Hespaigne vendoient un talent d'Or la piece. Et que pense tu O sot à la grande paye, que valoit un talent d'or ? ». Vide Budé 1551 : 396, qui cite Strabon, III, II, 6. La *Turdétanie* – toponyme écorché par l'ignorant Dindenault – est la Bétique, région du sud de l'Espagne (Budé, *ibid.*, 389-390, citant notamment Strabon, III, I, 6). Rabelais se plaît à exhiber l'érudition défectueuse de son personnage : Strabon écrit que les laines de Turdétanie sont plus demandées que celles de Coraxie, et que les béliers reproducteurs de cette région de l'Espagne (et non les simples moutons de Colchide, se verraient-ils exporter en Bétique) sont vendus un talent. Enfin, Budé, *ibid.*, rappelle qu'un talent (monnaie d'argent, comme le sait Rabelais) valait six cents écus ; un talent d'or en eût valu dix fois plus.

¹⁶ Pour ce mot – « diction monstrueuse », eût dit Rabelais –, vid. Bowen 2017.

Ainsi font mes compaignons de leur cousté : dont par adventure sommes dictz Parabolains, au long faucile, et au grand code, par l'opinion de deux Gringuenaudiers aussi folement interpretée, comme fadement inventée. (*QL* 1548, Prol. : 719)

Les médecins dits *parabolani* étaient des médecins de l'Antiquité tardive, chrétiens recrutés sous l'autorité du patriarche dans le but de prendre soin des malades. Rabelais, comme ses compaignons hippocratistes, se dit l'un d'entre eux. Mais la suite est nébuleuse : qui n'aurait pas lu Accurse ni Alciat serait absolument incapable de saisir que les deux « Gringuenaudiers » (doublement merdeux, pour le dire autrement) sont lesdits juristes, lesquels ont donné du mot *parabolani* des explications prétendument étymologiques, mais totalement farfelues (le premier y lisant la parabole, le second la glèbe, *bôlos* en grec). La moquerie s'accompagne d'un jeu sur *faucille* (outil) et *focile* (os du bras), puis sur *code* (juridique) et *coude* (articulation du bras). On pourra trouver fastidieux le jeu de piste – et c'est peut-être la raison pour laquelle Rabelais fit disparaître ce passage en 1552. Mais la boutade philologique devait faire se gausser l'ami Tiraqueau, dont le *De nobilitate* (1549) fait un sort notable auxdits parabolains¹⁷.

Pareil « collin-maillard cérébral » (l'expression est de Jarry, pantagruéliste devant l'éternel), à l'attention du lecteur frotté de science juridique, se pratique dans un passage du *Pantagruel* de 1534. Parmi les livres de la profuse « librairie de saint Victor » que compulse Pantagruel, deux titres n'ont jamais véritablement fait l'objet d'une lecture conséquente :

De calcaribus removendis decades undecim, per M. Albericum de rosata.
Ejusdem *de castrametandis crinibus lib. tres*. (*P*, VII : 238)

Soit, en français :

« Comment retirer ses éperons, en onze livres de dix chapitres, par M^e Albericus de Rosate.
Du même, *Comment camper les cheveux en quatre, en trois livres.* »

Depuis Jacob Le Duchat, premier éditeur-annotateur du texte, on lit ici une plaisanterie sur le nom du juriste *Albericus a Rosate*, auteur d'un *Dictionarium* que Rabelais a utilisé autant qu'il s'en est moqué. La *rosata* serait ici la *rosette* de l'éperon (*calcar*) du cavalier, monté sur un cheval... à tous crins (*crines*). Reste à prouver que *rosette* s'employait déjà en ce sens sous François I^{er}, ce qui est tout à fait possible. Mais il y a plus : le même Albéric avait fait sienne, dans son dictionnaire juridique, une glose d'Accurse (*ad Dig.* 48.19.8.10) sur le mot *calcaria* (« four à chaux ») : « *Calcaria* : façon de fouler la terre pour construire un mur [*sic*] (*opus calcandi terram ad faciendum murum*)¹⁸ ». Filippo Beroaldo¹⁹ puis Antonio de Nebrija²⁰ avait pointé l'énormité. En

¹⁷ Pour le détail de la démonstration, vid. Menini 2016.

¹⁸ Albericus 1481 : f. e2r.

¹⁹ « *Jurisconsulti inter pœnas metalli nominant sulphurariam : hoc est sulphuris fodinam : sic enim scribit Ulpianus tit. de pœnis : in calcariam quoque vel sulphurariam damnari solent : sed hæ pœne metalli magis sunt : Ubi calcari simpliciter significatur opus : et fodina calcis, sicut sulphuraria, sulphuris. Accursius hallucinatur : exponens in calcariam in opus calcandi terram.* » (Beroaldo 1510 : f. 154v).

²⁰ « *CALCARIA est fornax, ubi calx ex coctis lapidibus conficitur. Unde Plin. in histo. natu. Scribit, olivas cinere ex calcariis lætari. Imperator in ti. de pœn. l. aut damnum. pro fodina posuit lapidum, ex quibus igni resolutis calx ipsa conficitur : nam de damnatis ad metallum loquitur, sunt autem lapides in genere metalli. Nam quod Accursius dicit calcariam esse opus calcandi terram, etiam pueri qui nondum ære lavantur, intelligunt esse perinane.* » (Nebrija 1537 : 40).

remplaçant *calcaria*, -æ, f. par *calcar*, -is, n., Rabelais peut déplacer dans le domaine équestre une bourde d'Accurse (une de plus !) : de quoi *camper les cheveux* (ou *crins*) et y édifier des murs, puisque – *calcaria* n'ayant pas été compris – on peut bien confondre tout autant *calcar* (éperon) et *calcare* (fouler aux pieds). Est-il plus facile de fouler le sol sans éperon ? pour édifier des murs ?! Peut-être autant que de voir en « *crinibus* » un *criminibus* dépouillé d'une syllabe... Les lecteurs férus de science juridique ne s'y trompaient pas : tels étaient ces *happy few* parmi lesquels un Tiraqueau, un Amaury Bouchard²¹, un Guillaume Des Autels pouvaient tirer leur épingle d'un jeu digne d'une méticuleuse botte de foin, comme ils riaient aux éclats en lisant l'épisode de Bridoye, dans le *Tiers livre* (XXXIX-XLII : 474-485) – épisode indigeste pour qui n'aurait jamais ouvert le Digeste.

La fiction pantagruéline regorge de ces énigmes ponctuelles. Il peut s'agir de clins d'œil à la philologie médicale : ainsi de l'identification controversée des cotylédons de la matrice (dans l'accouchement de Gargamelle²²) ou de la distinction du larynx et du pharynx, ignorée d'Aristote, mais non de Galien (et identifiée dans la topographie de la gorge de Pantagruel²³). La connivence peut relever plus généralement de la science antique : dans l'Enfer visité par Epistemon, Cléopâtre revend des oignons en souvenir de ses fameuses perles (*uniones*²⁴) ; sur le front de Gargantua resplendit un hiéroglyphe d'Horapollon, avec ses deux têtes (montées sur une bête-à-deux-dos platonicienne !) formant un phylactère²⁵ ; dans le *Quart livre*, les « Boudins » portent le nom d'une peuplade scythe, les *Boudinoi*, dont Hérodote (IV, 108) écrit qu'ils sont roux... comme les Andouilles rabelaisiennes, ces saucisses-écureuils²⁶. Sans saisir tous ces échos, non seulement la fiction reste moins « entendible » – mais, surtout, elle en est bien moins drôle.

Car le Rire rabelaisien est en réalité la vaste somme de rires différents et multiples²⁷. Au beau milieu de ces divers éclats, poilades, hilarités ou sourires, se signale une joie future à propos de laquelle, *cum grano salis*, l'Auteur s'est ouvert de façon allusive. Sur la page de titre du *Tiers livre*, on lit en effet : « L'Auther susdict [*i. e.* « M. Fran. Rabelais docteur en Medicine »] supplie les Lecteurs benevoles, soy reserver à rire au soixante et dixhuytiesme Livre. » Ne pas dépenser tout son rire tout de suite ; en garder pour un livre ultime (le 78^{ème} !) qui ne verra jamais le jour ; concevoir qu'on ne saurait épuiser la réserve riieuse sur-le-champ. Laissons de côté l'obsession rabelaisienne pour le chiffre 78 – supérieur au nombre de fois qu'il nous faut pardonner à ceux qui nous ont offensés (Matthieu 18.22) – et ne retenons que le soin pris par le Maître à désigner un Rire au futur, un Rire ultérieur : une *différance* du Rire, oserions-nous, par goût du pastiche déconstructionniste. Certes, la boutade est un piège ; mais comment ne pas lire ici que la matière à rire est « inexpuisable », comme le tonneau des Danaïdes – et que certains fûts drolatiques seront meilleurs un peu plus tard ? Et qui sait si l'eau (salée, vous dirait Panurge) du *Quart livre* ne pourrait « rend[re] goust de vin » (*CL*, XLII : 824) – le goût d'un vin de premier choix, digne du 78^{ème} et dernier livre promis ?

²¹ Pour un condensé de connivence érudite entre Rabelais et Bouchard, vid. *OC* : 986-987 (épître-dédicace au *Testament de Cuspidius* et au *Contrat de vente*, Lyon, S. Gryphe, 1532), ainsi que les éléments de décryptage fournis par La Charité 2018, et quelques compléments dans Menini 2020 *a*.

²² Vid. Menini 2017*a*.

²³ Vid. Menini 2017*b*.

²⁴ Vid. Menini 2020*b*.

²⁵ Vid. *ibid.* et Menini 2009 : 155 *sq.*

²⁶ Vid. Menini 2014 : 356 *sq.*

²⁷ Vid. Huchon 2010.

Faut-il redire que là où les « mots de gueule » ont gelé puis dégèlent, dans l'une des pages les plus fameuses de la geste – provoquant l'hilarité longtemps après leur profération –, ce pourrait être parce que le rire, en grec, se dit *gelôs* ? – Le texte de Rabelais, cette géniale cryogénie littéraire. Seuls les agélastes vous diront que tout cela sent le réchauffé.

La promesse d'un Rire différé pourrait alors dissimuler quelque vrai conseil de méthode : riez, lecteurs, riez – mais n'allez pas croire que le Rire s'arrête là. L'horizon dérisoire est infini. Le verbe rire se conjugue excellemment au futur. On croirait entendre ici l'une des devises de l'Humanisme : *Festina lente* : « haste toi lentement », que cite Rabelais (après Alde l'Ancien, Érasme, Alciat et d'autres) à deux reprises (*G*, IX : 29 et *QL*, « Briefve declaration » : 708). Le paradoxe n'en est pas un : le Rire rabelaisien est aussi instantané qu'il demeure toujours à venir. Ceux qui se plaindraient du délai qu'implique une telle prorogation partielle, refusant ainsi d'être des *re-lecteurs*, ne se signaleraient que par leur « indiligence » – autant dire : leur « insuffisance ». Vitesse et précipitation. Ce serait refuser d'entrer dans le Jeu. Or, quand on joue, on ne compte pas. Comme quand on aime. D'où la nécessité de voir dans l'Autheur, tout farceur qu'il soit, un ami sur lequel on peut compter. Il faut parier sur la conséquence de cette promesse, miser sur la fiabilité du report drolatique, accepter de rester *suspendu* à telle ou telle blague de Rabelais le potache. Parce qu'un ami ne vous trahit pas. – « Patience », donc, comme le répète Panurge à ses amis : la fin (de Dindenault) n'en sera que plus drôle. Rira bien qui rira le dernier : parole d'évangile profane (cf. Matthieu 19-20).

De fait, le jeu en vaut vertement la chandelle. Jean Céard, dans un article sur « L'érudition dans le *Cinquième livre* » – dont les conclusions valent pour l'ensemble de l'œuvre (son édition du *Tiers livre* en fait foi) – le confirme :

Si Rabelais joue avec l'érudition, ce n'est pas médiocrement, en jetant des noms et des faits au hasard, en mêlant le controuvé et l'authentique, en associant négligemment le vrai et le faux. C'est pour ne pas croire assez à la pertinence de son érudition que les commentateurs procèdent parfois à des identifications contestables²⁸.

Lesdits commentateurs se privent aussi d'un grand sourire, comme lorsqu'il leur échappe que si Panurge entend porter à sa femme, avec son « courtaut » (la métaphore, pour être violente, n'en est pas moins sexuelle) « vingt deux coups de poignard, à la Cesarine » (*CL*, XXIX : 801), c'est parce que Suétone (*César*, 82) précise que, des vingt-trois blessures dont fut atteint César, seule la dernière fut mortelle²⁹. Voilà pourquoi il faut prendre Rabelais au mot – et miser sur son exactitude. L'expérience montre qu'on n'y perd jamais son temps.

Il apparaît donc un peu artificiel de forcer une distinction entre la dimension éthique de la connivence pantagruélique et les enjeux intellectuels ou herméneutiques des livres rabelaisiens : c'est bien souvent à même la connivence érudite, en tant qu'elle s'éprouve comme un jeu, que peut se construire la communauté d'« amis lecteurs ». L'exigence de ce cénacle est parfois extrême ; mais si l'érudition se transforme en logodédale inextricable, c'est toujours pour retrouver rire et sourire à la sortie du labyrinthe. Les savants lettrés que requiert la fiction rabelaisienne ne sont pas ces pédants jalousement accrochés à leur « juridiction livresque » dont parlait Montaigne, prêts à condamner la confusion des deux Scipions ; ils sont plutôt ceux dont la *paideia* donne et redonne la

²⁸ Céard 2001 : 45.

²⁹ La démonstration, impeccable, se lit *ibid.* : 41-42.

joie, comme des enfants qui jouent, capables de traquer dans les moindres replis de la tradition historique et livresque, avec les outils de la philologie humaniste, les amusements les plus fins.

Chez les frères Fredons, dans le *Cinquiesme livre*, Pantagruel donne la clef de ce divertissement de très haut vol, alors qu'il éclaire les enjeux de la « finesse » en acte à l'attention d'un frère Jean un peu dépassé :

« Ceste finesse, dist frere Jehan, est extraicte d'occulte Philosophie, et n'y entends, au diable le rien.

— D'autant, respondit Pantagruel, est-elle plus redoutable, que l'on y entend rien. Car finesse entendue, finesse preveuë, finesse découverte perd de finesse et l'essence et le nom : nous la nommons lourderie. » (*CL*, XXVI : 790-791)

On peut donc se faire expliquer le texte rabelaisien, mais c'est au prix de quelque lourdeur — et le rédacteur de ces lignes sait trop bien qu'il n'en est pas exempt, hélas ! C'est dire si le face-à-face solitaire (« O un amy ! », un seul) demeure la voie royale pour entrer en connivence avec le texte et son auteur. Il s'agit de cheminer en solitaire — c'est-à-dire à deux, guidé par la lanterne de « l'Autheur ». Le lecteur de Rabelais, pour mériter le nom d'ami, doit parfois suer en son étuve et se frotter au mercure textuel, comme le vérolé très-précieux qu'il est. Alors seulement se constituera la communauté des « esgousseurs de febves », riche de tous les enquêteurs, investigateurs et autres « alphestes », poissons-pilotes d'hier et d'aujourd'hui.

Les fâcheux regimberont : ni le « Lecteur-Modèle », ni l'*heteros autos*, ni le « suffisant lecteur » de Rabelais n'ont jamais eu d'existence, ni n'en auront. Chimère ! C'est vrai, en un sens. Mais, tout endeuillé qu'il fût de La Boétie, Montaigne n'en projetait pas moins la possibilité d'un lecteur boétien. D'un ami. La réciproque est vraie : la connivence rabelaisienne n'est jamais acquise, parce que nombre de passages de la geste pantagruéline nous restent obscurs. La nostalgie de l'ami, enfouie dans le pli du livre, devient une « nostalgie du futur ». Aussi la fin du manuscrit du *V^e livre* sonne comme un éternel commencement :

[...] chercheurs et inventeurs trouveront vray [*sic*] estre la responce faite par le saige Talés à Amasis roy des egyptiens quant par luy interrogé en quelle chose plus estoit de prudence, respondit : « on temps » car par temps ont esté et par temps seront toutes choses latentes inventées et c'est la cause pourquoy les antiens ont appelé Saturne le temps pere de verité et verité fille [de] temps. Infaiblement aussi trouveront tout le savoir d'eulx et de leurs predecesseurs à peine estre la minime partie de ce qui est et ne le sçavent. (*CL*, ms : 911)

Au travail, mes amis ! semble claironner Rabelais. L'extrait vient après la liste habituelle des compagnons-philosophes de la *prisca theologia* : Zoroastre-Arimaspe, Hermès-Esculape, Orphée-Musée, etc. Tous les modèles de sagesse antique, que Ficcin avait érigés en éclaircisseurs de sa philosophie ancienne-renouvelée, vont ici deux par deux. Un ami chacun. Une seule lanterne pour un binôme de « lychnobiens ».

Il n'est pas anodin que les compagnons pantagruélistes, quelques lignes plus haut dans le manuscrit, aient choisi la même lanterne pour les guider :

Lors la royne nous octroya le choix d'une de ses lanternes pour nostre conduite telle qu'il nous plairoit. Par nous fust esleue et choisie la mye du grand M. P. Lamy laquelle j'avois autresfoys congneue, à bonnes enseignes elle pareillement me reconnoissoit et nous sembla plus divine, plus hilique, plus docte, plus saige, plus diserte, plus humaine, plus debonnaire et plus ydoine que autre qui fut en la compaignye pour nostre conduite. (*CL*, ms : 910-911).

Encore une fois, à même la confrérie plurielle, c'est une relation à deux qui resplendit. Voici Rabelais, l'ancien moine, l'helléniste, le lecteur vorace, qui choisit pour le guider — lui et les siens : personnages et lecteurs — les lumières de son ancien compagnon d'étude, feu Pierre Amy (ou Lamy³⁰), *Petrus Amicus* le bien nommé. « O un Amy ! » : certes, n'allons pas faire trop vite de Pierre Lamy — le frère d'armes en hellénisme, en un temps pionnier où les « Dioscures de Fontenay-le-Comte³¹ » étudiaient en Poitou, autour de 1520 — le La Boétie de Rabelais. L'amitié parfaite ne se galvaude pas, et chaque relation privilégiée est unique. Toujours est-il que, dans ce dossier du V^e livre que Rabelais garda par-devers lui, et dont les matériaux ultimes furent esquissés avant la parution du *Tiers livre*, le nom du défunt ami fait retour à un moment crucial : l'extrême fin de la Quête telle que Rabelais, un temps, l'avait conçue. Le même nom se lit encore en 1546 : « M. Pierre Amy : quand il explora pour sçavoir s'il eschapperoit de l'embusche des Farfadetz » (*TL*, x : 382).

Cette double mention du feu compagnon, lychnobien-modèle, nous invite à nous remémorer un épisode fameux de la biographie de Rabelais : alors frères mineurs en Poitou, les deux hellénistes s'étaient vu confisquer leurs livres par les autorités ecclésiastiques (certainement cette « embusche des Farfadetz » évoquée en 1546). L'hérésie rôdait, pensait-on, dans les marges des livres grecs. La République des Lettres avait pu prendre connaissance de cet épisode dans la correspondance de Guillaume Budé, le grand humaniste ayant intercédé auprès des autorités conventuelles pour rendre aux deux *studiosi* leurs précieux grimoires, peut-être l'un de ces in-folios grecs qu'ils lisaient de concert, comme ce Lucien incunable qui porte encore l'ex-libris de *Petrus Amicus*³².

Est-ce à dire que Rabelais écrit pour l'Ami disparu, comme Montaigne projetait son *alter ego* sur le meilleur des « suffisants lecteurs » ? Telle proposition ne doit pas être comprise en un sens trop strictement biographique – surtout dans la mesure où l'auteur de *Pantagruel* n'a laissé aucun témoignage semblable au chapitre I, 28 des *Essais*. Mais la nostalgie du futur mentionnée plus haut, qui postule un « horizon » amical, selon les mots d'André Tournon, se modèle sur l'appel et le rappel de l'ami absent. L'Ami n'est plus, mais *viendront d'autres horribles travailleurs*, comme dit le Poète, dont les travaux seront susceptibles de ressusciter, tel le phénix en pays de Satin, l'*heteros autos* à jamais perdu.

Que la relation d'*amitié réelle*, attestée par la biographie, puisse servir de modèle à la relation entre l'auteur et le lecteur – par une forme de *transfert* dont le truchement serait le livre –, la geste pantagruéline en donne la preuve. À plusieurs reprises, Rabelais mentionne ses amis : voici évoqués Antoine Du Saix, « commandeur jambonnier de saint Antoine », « celluy de Bourg. Car il est trop de mes amys » (*G*, xvii : 49) ; André Tiraqueau, « le docte Tiraqueau » salué à Fontenay-le-Comte après « le noble Ardillon abbé » (*P*, v : 230) à Ligugé ; ou encore les « antiques amys Ant. Saporta, Guy Bouguier, Balthasar Noyer, Tollet, Jan Quentin, François Robinet, Jan perdrier, et François Rabelais » (*himsel* : Epistemon y était, écrit l'auteur), qui jouèrent à Montpellier « la morale comœdie de celluy qui avoit espousé une femme mute » (*TL*, xxxiii : 460). La liste n'est pas exhaustive ; mais elle montre que la geste pantagruéline peut aussi se lire comme un *album amicorum*.

³⁰ Vid. Meylan 1953.

³¹ Vid. Busson 1965.

³² Vid. Menini – Pédeflous 2012.

Il serait naïf de penser que Rabelais écrivait *seulement* pour un petit cercle de contemporains : c'eût été vouer son œuvre aux oubliettes – et rendre incompréhensibles tous les appels aux lecteurs futurs dont il a été question. Comprenons plutôt que c'est sur le modèle des proches de son temps (juristes, médecins, historiens, philologues – en un mot humanistes) qu'il conçoit et mobilise ses vrais « amis lecteurs » à venir, son Livre étant le seul moyen de ressusciter un tel *hic et nunc*. Lire et rire au futur, c'est croire à cet éternel présent. Rabelais compte sur d'autres contemporains – à venir.

Lecteur passionné (et irrévérent) des *Adages*, prompt à mettre au défi son diligent lecteur d'en entendre sonner la musique antique transposée en français³³, Alcofribas n'ignorait pas le proverbe totémique avec lequel Érasme avait ouvert sa somme : « *Amicorum communia omnia* », « Entre amis, tout est commun ».

Comme dans les *Adages* – encyclopédie fragmentée du patrimoine verbal de l'Occident –, ce qu'il peut y avoir de plus commun aux gens de lettres, par-delà les époques, n'est autre que leur culture partagée. Aussi l'ami auquel s'adresse Rabelais est bien souvent le lecteur *de tous les autres livres*, dont les réminiscences viennent se mêler dans le creuset pantagruélique. La bibliothèque réelle de Rabelais le confirme : en miroir de l'apostrophe du *Gargantua* aux « amis lecteurs », on peut encore découvrir sur certains des livres qui ont appartenu au Maître (Platon, Galien, Théophraste, Fuchs, Aristophane, Plutarque, *etc.*) son nom suivi de la mention de ses amis : *kai tôn autou philôn*, en grec³⁴. En passe de devenir habituelle à l'âge de l'Humanisme, la formule *et amicorum* dont usait Grolier³⁵, hellénisée par Rabelais, prend tout son sens si l'on veut bien apprécier la sociabilité amicale que permet l'échange livresque. Ce n'est pas « intellectualiser » la question éthique que de faire ce constat : à mesure que Rabelais écrit son œuvre – et tout particulièrement ses derniers deux chefs-d'œuvre de la maturité –, son ami lecteur ne saurait être qu'un très grand lecteur, insatiable, un lecteur *gigantesque* dont la « compétence » (pour parler comme Eco) se serait affûtée aux contacts de tous les textes classiques et modernes. Or, ce qui pourrait passer aujourd'hui pour un vecteur d'exclusion – et qui l'était déjà, *a fortiori*, à la Renaissance, dans une France où l'illétrisme était le lot commun –, l'Auteur le conçoit comme le lieu de rencontre le plus propice qui soit (une autre Thélème ?). Il y a là matière à rire pour les siècles des siècles – une « éternité de beuverie ». Car le bien-ivré du *Gargantua*, cette version dévoyée (mais non moins savante !) du « deipnosophe » d'Athénée, le répète à ses camarades-buveurs : « Je boy pour la soif advenir. Je boy éternellement, ce m'est éternité de beuverie, et beuverie de éternité. » (*G*, v : 18). Pour rire ensemble, tout de suite et plus tard, *en tout temps*, il faut un terrain d'entente. Une même boisson. *Ad fontes* : la question de la source commune ne se posait guère pour le cénacle de « gens studieux » dont Rabelais faisait partie.

La bibliothèque, cet inépuisable banquet³⁶. Où la « gaye science » (*G*, XIII : 41) et la « gayeté d'esprit » (*QL*, Prol. : 523) ne font qu'une – « toutes offices d'amytié » (*G*, L : 133) étant faites pour aboutir, comme dirait l'autre, à un beau livre.

³³ Sur l'usage récurrent que Rabelais fait des *Adages* – charge à son lecteur de les identifier –, vid. Cappellen 2013 et 2017.

³⁴ Vid. Menini 2014 : Appendice, 1027 *sq.* ; Pédeflous 2018.

³⁵ Vid. Hobson 1949.

³⁶ Sur l'importance du modèle symposiaque pour Rabelais, vid. Jeanneret 1987 et 1988 ; Zaercher 2002.

Romain MENINI

Bibliographie :

1. Œuvres de Rabelais

OC : Rabelais, *Œuvres complètes*, Mireille Huchon (ed.), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994¹, 2020 (pour le supplément).

2. Textes de la Renaissance

Albericus a Rosate, 1481, *Dictionarium juris civilis et canonici*, Bologne, H. de Colonia.

Beroaldo F., 1510 : *Apuleius cum commento Beroaldi*, Venise, Ph. Pincio.

Budé G., 1551 : *De Asse et partibus ejus*, Lyon, S. Gryphe.

Nebrija A., 1537 : *Lexicon juris civilis, adversus quosdam insignes Accursii errores additum*, Lyon, frères Frelon.

3. Bibliographie secondaire

Agamben G., 2007, *L'Amitié*, M. Rueff (trad.), Paris, Payot.

Bowen B. C., 2017, *La Poursuite du trivial*, in D. Desrosiers et al. (eds.), *Rabelais et l'hybridité des récits rabelaisiens* («Études rabelaisiennes», LVI), Genève, Droz : 185-191.

Busson H., 1965, *Les Dioscures de Fontenay-le-Comte*, «Études Rabelaisiennes», VI : 1-50.

Cappellen R., 2013, « *Feuilleter papiers, quoter cayers* ». *La citation au regard de l'érudito ludere des fictions rabelaisiennes*, thèse de doctorat, M.-L. Demonet (dir.), Tours, Université François-Rabelais (soutenance le 5/12).

Cappellen R., 2017, *Rabelais lecteur des Adages*, in B. Perona et T. Vigliano (eds.), *Érasme et la France*, Paris, Classiques Garnier : 227-252.

Cappellen R., 2020, *Sur quelques vers en quête d'auteur(s). Les emprunts poétiques dans l'œuvre de Rabelais*, in M. Huchon, N. Le Cadet et R. Menini (eds.), *Inextinguible Rabelais*, Paris, Classiques Garnier : 223-246.

Céard J., 2001, *L'érudition dans le Cinquième livre*, in F. Giaccone (ed.) *Le Cinquième Livre* («Études rabelaisiennes», XL), Genève, Droz : 41-53.

Demonet M.-L., 2006, *Eh / hé : l'oralité simulée à la Renaissance*, «Langages», 161 : 57-72.

Derrida J., 1994, *Politiques de l'amitié*, Paris, Galilée

Desan Ph. (ed.), *Dictionnaire Montaigne*, Paris, Classiques Garnier, 2018 (H. Champion, 2007¹).

Eco U., 1999, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, M. Bouzaher (trad.), Paris, Le Livre de Poche (Grasset, 1985).

Hobson G. D., 1949, *Et Amicorum*, «The Library», 5^e série, 4 : 87-99.

Huchon M., 2010, *Les rires de Rabelais*, in M. M. Fontaine (ed.), *Rire à la Renaissance*, Genève, Droz : 123-139.

Huchon M. – Menini R., 2020, « *Un bon ouvrier met indifféremment toutes pièces en œuvre* » : *Rabelais*, in Ph. Desan et A. Régent-Susini (eds.), *Éditer les Œuvres complètes (XVI^e – XVII^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier : 101-128.

Jeanneret M., 1987, *Des Mets et des mots. Banquets et propos de table à la Renaissance*, Paris, José Corti.

Jeanneret M., 1988, *Parler en mangeant. Rabelais et la tradition symposiaque*, «Études rabelaisiennes», XXI, Genève, Droz : 275-281.

Jeanneret M., 2010, « *Amis lecteurs* » : *Rabelais, interprétation et éthique* », «Poétique», 164 : 419-431.

Konstantinovic I., 1989, *Montaigne et Plutarque*, Genève, Droz.

La Charité C., 2018, *L'édition rabelaisienne du Testament de Cuspidius et du Contrat de vente, une énigme en facétie* », «Seizième Siècle», 14 : 241-255.

Menini R. – Pédeflous O., 2012, *Les marginales de l'amitié. Pierre Lamy et Nicolas Bérauld lecteurs de Lucien de Samosate (BnF Rés. Z. 247)*, «Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance», LXXIV, 1 : 35-70.

Menini R., 2009, *Rabelais et l'intertexte platonicien* («Études rabelaisiennes», XLVII), Genève, Droz.

Menini R., 2014, *Rabelais altérateur. «Græciser en François* », Paris, Classiques Garnier.

Menini R., 2016, *Parabolains et gringuenaudiers : Rabelais et Des Autels lecteurs d'Alciat*, «Réforme, Humanisme, Renaissance», 82-83 : 117-138.

Menini R., 2017a, *L'accouchement de Gargamelle (Gargantua, VI) : Hippocrate et Galien cul par-dessus tête*, revue «Op. cit.», 17, texte en ligne.

Menini R., 2017b, *Mots de gorge. Voir (et savoir) dedans la bouche de Pantagruel*, «Arts et Savoirs», 8, texte en ligne.

Menini R., 2019, *Rabelais et Aulu Gelle, de l'atelier de Gryphe aux fèves en gousse*, «Études rabelaisiennes», LVII, Genève, Droz : 19-50.

Menini R., 2020a, « *Ouvrage tel que les faisait Dædalus* ». *Note sur l'épître-préface au Testament de Cuspidius*, «L'Année rabelaisienne», 4 : 387-397.

Menini R., 2020b, *Rabelais et les mystères d'Égypte*, in R. Gorriss Camos (ed.), *Hieroglyphica. Cleopatra e l'Egitto tra Italia e Francia nel Rinascimento*, Tours, PU François-Rabelais : 59-70.

Meylan H., 1953, *La mort de Pierre Lamy*, in *François Rabelais. Ouvrage publié pour le quatrième centenaire de sa mort (1553-1953)*, Genève, Droz : 248-252.

Pédeflous O., 2018, *Sur la bibliothèque de Rabelais*, «Arts et Savoirs», 10, texte en ligne.

Tournon A., 2004, *Rire pour comprendre. Essais d'herméneutique pantagruélinienne*, «Réforme, Humanisme, Renaissance», 59 : 7-22.

Tournon A., 2006, « *Route par ailleurs* ». *Le « nouveau langage » des Essais*, Paris, H. Champion.

Zaercher V., 2002, *Le banquet du Tiers livre à l'épreuve des topoi symposiaques*, «Studi francesi», 136/1 : 99-108